

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 43

Artikel: La bénédiction du troupeau
Autor: Cd., Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La bénédiction du troupeau.

Sous ce titre, nous avons lu, il y a quelque temps, dans le *Journal de Fribourg*, une description si intéressante de la *Bénédiction du troupeau*, au pâturage d'Emaney, que nous ne pouvons résister au désir de la mettre sous les yeux de nos lecteurs. La voici :

Monsieur le curé a laissé savoir dans le village — oh ! très discrètement — que ce serait pour demain matin à la première heure, qu'il partirait dans la nuit et monterait à l'alpage.

De temps immémorial, cela se passe le jour de la Saint-Honeste, et les montagnards le savent tous, mais enfin il ne sera pas désagréable de voir là-haut, sur les pelouses, toutes roses de la grimpe, les misses et les frauleins de nombreux pensionnats en vacances ; elles achèvent leur éducation, ces jeunes personnes, et, encore qu'elles soient, pour la plupart, hérétiques, une bénédiction de la sainte Eglise ne peut que leur faire grand bien ; puisque les bêtes en bénéficient, les gens aussi, révérence parler, ne sauraient s'en trouver mal. Et puis, il faut un public à toute cérémonie, et les bergers, en Emaney, ne sont guère nombreux.

Donc ce soir, au moment où les bonnes chèvres rentrent au bercail et viennent quêrir en se bousculant la poignée de sel que des mains compatissantes leur offrent libéralement, au moment où les groupes sympathiques déambulent sur la place, en attendant que la nuit tombe, la nouvelle a circulé, les curieux ont appris qu'il se préparait quelque chose, les amateurs de pittoresques ont tenu des conciliabules.

Dame, de nombreux zèles se sont refroidis, quand il a été avéré que, pour arriver au moment voulu, il faudrait se lever longtemps avant le soleil ; quelques intrépides viennent bien de décider qu'ils partiraient incontinent, qu'il fallait délicieusement marcher la nuit, et qu'on coucherait ensuite dans le foin qui figure la vanille des orchis ; mais, somme toute, il n'y aura pas grand monde. Les paresseux ont le courage de leur opinion, les écopés allèguent leurs vicissitudes, les indifférents ne bougent.

Elle est bien intéressante pourtant, cette pieuse coutume qui veut que le prêtre, celui qui porte le signe visible du sacerdoce, aille célébrer une fois l'an, au milieu de ceux qui ne peuvent venir à lui, les rites séculaires de la bénédiction. Elle remonte très loin, plus loin peut-être que l'adoption même du culte chrétien, et l'imagination, remontant le cours des âges, représente sans peine quelque druide à barbe blanche, le front ceint de la couronne de chêne, remplissant les mêmes fonctions, prononçant dans sa langue mystérieuse des paroles analogues, mettant sous la protection des puissances supérieures l'humble pâtre qui s'est enhardi à vivre dans les solitudes hostiles et terribles de la haute montagne, où le vent s'appelle tourmente, la neige avalanche, le torrent destruction.

Mais l'imagination n'est qu'une folle. Il s'agit bien d'incantation druidique, d'avalanches et de tourmentes ! Là-haut, le maître-fermier termine sa « cuite » sans songer vraisemblablement à autre chose qu'à fabriquer de bon fromage ; dans le ruisseau, une roue à transmission fait travailler toute seule la baratte à beurre ; et dans la soupenue du chalet dorment des ascensionnistes en *knickerbockers*, qui rêvent de cimes vierges à escalader et qui n'en trouvent plus guère. Comme la civilisation avance tout de même !

N'importe, la nuit est superbe, les glaciers brillent sous la lune ; ce sera tout plaisir que de se mettre en route dans quelques heures, et puis, il

se pourrait bien qu'une impression grandiose, inattendue résultât de ce culte primitif et naïf, célébré ainsi en pleine nature.

Qui doit se dématiner ne dort guère que d'un œil, ce qui, entre parenthèse, est une désagréable façon de dormir ; et l'aube est encore bien loin d'apparaître sur la crête des monts, que déjà deux ou trois groupes de voyageurs sont sur les sentiers, heurtant les cailloux, se cognant aux racines traîtresses des sapins, mais respirant un air plus vif à mesure qu'ils s'avancent, écoutant le Triège roulant avec fracas au fond des gorges, se pénétrant tout à l'heure du sentiment d'admiration et de calme profond que va donner l'apparition des premières traînées roses sur les cimes tout à fait hautes.

Arrivons donc, sans autre, à l'alpe, en franchissant le petit col qui nous en sépare, et en ne résistant pas au plaisir de cueillir quelques-unes de ces grandes anémones jaune-soufre, qui courbent au vent du matin leurs tiges élégantes.

C'est tout un petit village. Serrés les uns contre les autres pour s'étayer mutuellement, se protéger contre l'orage ou les débordements, voici bien une douzaine de petits chalets, bâtis de pierres sèches, ouverts d'une seule porte et sans fenêtres. Village de vaches, tout simplement ; ce ne sont là que des étables ; aucune fumée ne sort des toits faits en larges assises d'ardoises dégrossies à peine. Si, pourtant, voici un mince flot bleu qui tire-bouchonne dans le ciel. Il faut aller là. L'Hôtel-de-Ville de cette cité minuscule ne contient qu'un mince personnel gouvernemental : le maître fromager, seigneur principal, le maître berger, son lieutenant, deux ou trois autres pâtres et bovairons.

Bonjour !

Bonjour !

Et la conversation en resterait là, si les messieurs de la ville ne harcèlaient de questions diverses ces braves gens qui perdent à peu près, durant quelques mois, l'habitude de parler. Après tout, c'est un sûr moyen de ne pas dire de sottises. Combien de journalistes — j'en connais au moins un — ne gagneraient-ils pas à se faire bergers, ne fût-ce que l'espace d'un trimestre ?

— Et alors, vous n'avez pas encore sorti les bêtes ? Vous attendez, n'est-ce pas, la cérémonie ?

— Faudra voir.

En effet, monsieur le curé n'est pas arrivé ; il se fait attendre, monsieur le curé, et ce serait vraiment une déconvenue s'il allait nous laisser en plan, avec une bénédiction rentrée.

Une heure, deux heures d'attente : décidément, ce sera pour une autre fois.

Grand bruit de clochettes, bousculades, gutturales onomatopées : on a décidé de laisser sortir le troupeau, qui a tôt fait, sonnailles sonnant, de se disperser sur les pentes voisines, de se livrer, sans souci des pompes attendues, aux douceurs du pâturage.

Cependant, un point noir apparaît tout au loin, là-bas, sur le sentier mince qui file dans les gazons fleuris, et bientôt on distingue les deux pans d'une soutane ouverte, palpitant comme les ailes d'un papillon ; une silhouette se précise, des saluts s'échangent à distance, et nous reconnaissons la figure avenante et joviale du prêtre, que nous croisons maintes fois dans l'unique petite rue du village de la vallée.

Après trois heures de rapide montée, il est permis de reprendre haleine ; c'est même tout ce qu'il prend, le digne pasteur, car la règle veut, sans doute, qu'il soit, comme pour dire la messe, en état de jeûne. Mais voici bien une autre affaire. Le fromager a commencé une cuisson ; le petit-lait, couleur d'or fluide, bouillonne dans l'énorme chaudron

de cuivre ; il faut remuer le liquide sans un instant d'arrêt avec un instrument de bois destiné à cet usage, et c'est une besogne, paraît-il, qui ne peut être interrompue. Pourtant, le maître du logis désire procéder à quelque sommaire toilette ; toutefois, il se méfie, il se refuse de confier à nos mains novices le soin de tourner cette sauce géante :

— Il n'y a que monsieur le curé, dit-il, qui sache s'y prendre.

Qu'à cela ne tienne. Et, d'une poigne vigoureuse, le nouvel arrivé tourne, tourne, pendant que l'autre enfle sa veste, fait le simulacre de se laver les mains dans le clair ruisseau.

Décidément, c'est très joli, ces mœurs patriarcales ; cette familiarité des outilles avec leur directeur, cela n'a rien de déplaisant, tout au contraire. Néanmoins, on attendait autre chose et cela manque de solennité : tout au plus si le « kodak » de cette jeune Anglaise aux tresses invraisemblablement longues y trouverait son compte, et justement celle-ci a oublié son objectif à l'hôtel.

Il faut s'y résigner, ce sera une déception.

Ce ne fut pas une déception du tout. Et quand monsieur le curé, sérieux et grave maintenant, est monté au petit tertre gazonné sur lequel s'érige une mince croix basse, de bois délavé par les averses, fendillé par les gels ou les soleils ; quand revêtant une humble étole d'étoffe violette liserée d'argent, il eut tracé sur sa poitrine le signe chrétien ; quand, serrant la main au maître du chalet en témoignage fraternel, il eut reçu de lui le baquet à traire, en ce moment plein d'eau limpide, et en même temps une poignée de sel, le sel qui purifie ; quand, joignant les mains, les quelques hommes présents se courbèrent dans ce grand agenouillement, si noble et si humble à la fois, du montagnard valaisan ; alors, une profonde impression religieuse s'empara de tous les cœurs ; un silence s'établit ; une tranquille brise descendue des hauteurs fit frissonner les fleurettes dans l'herbe et il sembla que c'était le vent même de l'Esprit qui soufflait sur l'alpage.

Protestant ou catholique, qu'importe le dogme ! La créature humaine se sent si petite, si désarmée devant la majesté de la haute montagne. Cette dernière, nous l'avons escaladée, et les « pics sourcilieux » qui effrayaient tant, naguère encore, les générations qui nous précédèrent, ne sont plus que prétextes à ascensions, attirances difficilement à vaincre ; et cependant, qui n'a senti devant ces grandioses spectacles une impression d'impuissance, un besoin de protection supérieure et divine ?

L'oraison latine déroule les phrases harmonieusement cadencées de la romaine liturgie ; il bredouille et nasille un peu, l'officiant, selon la coutume des desservants campagnards, néanmoins de belles paroles se détachent du texte, et s'ils ne les comprennent, du moins en savent-ils le sens, ces paysans penchés dans l'attitude du respect et de la foi. *Et benedicat vos!* Il la prend pour lui, cette bénédiction, le maître fromager ; il la prend pour lui, le maître berger ; ils la prennent pour eux et pour les autres, pour ceux qui gardent le troupeau dispersé là-bas, au fond de la combe, pour le troupeau lui-même, pour les bonnes vaches aux cloches sonnantes, dont beaucoup représentent toute la fortune des rustiques familles qui peinent, à cette heure, en bas dans la vallée, et commencent aussi en pensée avec la cérémonie qui doit se passer en ce moment même.

Et benedicat vos! Dans le baquet de mélèze, plein d'une eau maintenant consacrée et devenue bénite, le prêtre a trempé une sorte de goupillon formé d'un bouquet de rhododendrons en fleurs et de tiges vertes, et d'un geste large il a tracé dans

l'air un grand signe de croix qu'on eût dit s'étendre jusqu'aux plus hautes cimes où brillait la neige, qui enveloppait tout l'alpage, les chalets, les gens, et les bêtes, dans le geste de protection.

Et benedical vos ! Soyez protégés de l'orage, vaches, taureau, génissons et bergers. Que les orages de la vie nous épargnent aussi nous autres, les sceptiques ou les incrédules, qui, tête nue, sous le beau soleil de juillet, avons envié la foi robuste et simple des pauvres hommes d'Emaney !

JULES CD.

Les demoiselles du téléphone.

Sous ce titre, le *Gaulois* a publié un spirituel et amusant article de M. Adrien Vely, duquel nous détachons les passages suivants :

Si le bon Dieu m'avait fait demoiselle, je voudrais être demoiselle du téléphone.

Les demoiselles du téléphone occupent, en effet, une place d'élite dans la société contemporaine. D'abord, elles sont cachées aux yeux des profanes, comme certaines divinités mystérieuses. Tout le monde en a entendu parler, tout le monde même les a entendues parler d'une voix lointaine et comme venant d'un autre monde. Bien peu peuvent se vanter, Actéons audacieux, d'avoir vu ces Dianes prohibées. Et ce n'est pourtant pas faute, pour beaucoup, dans un mouvement d'impatience, de les avoir envoyées au bain.

Les demoiselles du téléphone planent au-dessus des petites misères terrestres. Elles entendent monter jusqu'à elles les plaintes, les récriminations de toute une humanité impatiente, et elles ne s'en émeuvent point. Elles demeurent impassibles, indifférentes, sereines, en présence des orages même qu'elles déchainent. Tandis que grondent au-dessous d'elles le mécontentement des foules et la menace du désabonnement universel, elles s'entretiennent dans le langage des dieux, de leurs petites affaires, avec une familière gravité. Parfois, quand les appels d'en bas retentissent trop bruyamment, quand les manœuvres d'une clientèle insurgée résonnent trop fort, l'une d'elles daigne se déranger pour gourmander l'importun comme il le mérite.

Et le malheureux abonné, l'oreille collée au récepteur depuis une demi-heure, entend une voix mélodieuse mais brève lui dire, sur un ton qui n'admet pas de réplique :

— Pas libre !

Ou bien :

— En communication !

Ou bien :

— Ne répond pas :

Et l'abonné se résigne, parce que l'abonné ne serait pas l'abonné s'il ne se résignait pas.

Ces demoiselles du téléphone vont avoir un nouvel hôtel qui s'élève rue des Renaudes et sera inauguré à la fin de l'année. Il sera charmant. Ses murs tout blancs sont ornés de guirlandes vertes. Le vert est pourtant la couleur de l'espérance, messieurs les abonnés, et je crois déjà vous entendre implorer, penchés sur un appareil, ces demoiselles en ces termes :

Belles Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

Nous passerons rapidement devant les sous-sols et le rez-de-chaussée, où les réseaux inextricables des fils arrivent, se débrouillent, se répartissent et d'où ils montent à l'étage supérieur, où se tiendront les inaccessibles prêtresses.

Là, ce sera un paradis, un eden, un eldorado. Figurez-vous une vaste salle lumineuse, grâce à une verrière placée à plusieurs mètres de hauteur.

Il y régnera, en été, une douce fraîcheur, en hiver, une chaleur tempérée.

Mais l'excellent architecte M. Boussard ne s'en est pas tenu là. Il s'est ingénié à procurer à ces jeunes filles mille douceurs nouvelles.

Il a aménagé à leur intention des vestiaires, des lavabos, des salles de repos qui occupent tout un étage.

Et, dès lors, je plains davantage encore le malheureux abonné.

Je le vois appuyant désespérément sur la sonnerie de son appareil. Un signe rose apparaîtrait. Vite, il feuillette l'annuaire pour trouver, à la page consacrée aux légendes, la traduction du dit signe. Et il lit : « Signe rose : — *Mademoiselle est en train de recueillir une toilette de soirée* ». Est-ce un signe bleu qui surgit ? En voici l'explication : « Signe bleu : — *Mademoiselle est en train de se laver les mains et de se mettre de la poudre* ». Est-ce au tour d'un signe vert ? Que veut bien dire le signe vert ? Attendez : « Signe vert : — *Mademoiselle s'est retirée dans son salon de repos et sommeille étendue sur sa chaise longue* ».

Et ce n'est pas tout !

Un ventilateur, aménagé dans les sous-sols, enverra, en été, à ces bienheureuses princesses, des bouffées d'un air frais chargé des plus exquis parfums : verveine, foin coupé, iris, ambre, santal, ylang-ylang, corylopsis. Elles vivront dans une atmosphère de rêve, et si quelque profane pouvait pénétrer chez elles, il croirait être Haroun-al-Rachid entrant dans les jardins de Zobéide. Le bureau ainsi embaumé sera comme un jardin enchanté, où le gazouillis des oiseaux sera remplacé par le tintement cristallin des timbres électriques.

— T'es belle et tu sens bon ! s'écriera désespérément l'infatigable abonné. Je ne dis pas le contraire ! Mais j'aimerais bien mieux avoir la communication !

Major de table.

Un officier étranger, très fort sur la hiérarchie militaire de son pays, demandait, après avoir lu un article du *Journal de Genève*, relatif à la candidature de M. Babel au Conseil administratif, quelles étaient, dans l'armée suisse, les hautes fonctions confiées à un « major de table ».

Pour cet officier, il ne s'agissait de rien moins que d'une sorte d'intendant général chargé de tous les approvisionnements de notre armée, et dès lors l'homme investi d'un semblable grade était pour lui tout désigné pour un poste de conseiller administratif et il ne comprenait pas que l'on pût discuter ce choix. Qu'est-ce alors qu'un major de table en Suisse ?

L'embarras fut grand et personne ne se pressa de répondre.

Le major de table n'existe guère qu'à Genève ; Vaud et Neuchâtel le lui ont emprunté, et les dictionnaires, comme l'almanach de Gotha, sont muets sur l'institution.

Un major de table n'est pas un président d'assemblée ni un directeur de banquet, encore moins un chef d'orchestre ou un chef de claqué, ce n'est pas non plus un automate chargé de répéter avec la régularité d'un métronome : « Messieurs, un ban cantonal, un, deux, trois !! » Ce n'est pas un convive chargé d'amuser les autres, pas plus qu'un régent qui doit maintenir l'ordre et la discipline dans les divertissements variés qui suivent les bons diners ; et pourtant c'est un peu de tout cela mélangé.

Il faut au major de table du sang-froid, de l'esprit et même du flair, car il doit pouvoir et savoir contenter toutes les petites vanités et faire valoir tous les moyens des chanteurs, orateurs ou producteurs de banalités quelconques, sans blesser des susceptibilités souvent très vives.

Un ténor que l'on priera de chanter quand la fumée des cigares aura déjà rempli la salle de réunion, se refusera à l'émission de tout son.

Monsieur X., qui ne sait que porter le toast aux dames et qui tient à se produire, deviendrait enragé si on lui donnait la parole après que le toast susdit a déjà été porté ; Monsieur Z., qui est toujours pris au dépourvu pour réciter une pièce de vers préparée longtemps d'avance, démissionnerait si on ne lui donnait pas l'occasion de faire sa petite improvisation ; et il en est de même pour Y., qui a la spécialité des grosses tartines patriotiques, il faut qu'il les serve chaudes et le retarder ou le laisser regagner son domicile avec un discours rentré serait le renversement du comité organisateur du banquet.

Un major de table doit avoir beaucoup d'entraînement et pourtant il n'est pas non plus un bon vivant, toujours le verre en main et vidant bouteille sur bouteille à la santé de « l'orateur qui a si bien parlé » ; non, puisque les tempérants en ont d'excellents qui ne boivent que de l'eau et que le Club alpin en a même un, dit-on, qui ne boit pas du tout.

Le major de table doit diriger la partie dite *intellectuelle* d'un banquet, c'est de sa verve, de ses saillies, de son humour que dépend le succès de la réunion ; il lui faut de la poigne et du laisser-aller autoritaire au bon moment pour faire écouter les « bassins », il faut qu'il sache faire rire et plaisanter sur les propos tenus sans froisser leurs auteurs ou même ceux qui n'ont rien dit du tout ; il doit savoir provoquer des tonnerres d'applaudissements après un discours poncif ou médiocre, s'il émane d'un collègue généreux ou influent, comme il doit savoir souligner une sortie faite mal à propos ou une allocution, si chaude et si éloquente soit-elle, lorsqu'elle n'est pas dans les idées de la majorité.

Il ne doit pas avoir l'épiderme sensible, car les orateurs qui, par sa faute, ont manqué leur effet, ne se font pas faute de lui décocher quelques traits d'autant plus pointus qu'ils ont été forgés dans un moment de dépit ; il ne doit pas prendre au sérieux les éloges dont on le couvre parfois quand on ne sait pas que dire d'autre ; il ne doit pas, par contre, estimer trop haut le service qu'il rend à ses amis et s'attendre à quelque reconnaissance de leur part, car presque toujours c'est à qui oublie de le remercier ; enfin, il doit savoir clore la séance avant que la lassitude ne s'empare des assistants ou que les têtes ne s'échauffent.

Mais comment expliquer tout cela à un étranger qui ne connaît rien à nos mœurs, qui n'a jamais assisté à un de nos banquets, n'est pas au courant de nos petites rivalités locales ? Aussi la question de l'officier menaçait d'être suivie d'un silence pénible, lorsque quelqu'un dit :

— On ne peut pas vous expliquer au juste ce que c'est qu'un major de table, mais chez nous un élu du suffrage universel — conseiller municipal ou administratif, Grand Conseiller ou Conseiller d'Etat — est souvent un citoyen qui a débuté par être « major de table. »

(Signal de Genève.)

Mé dè bragua què dè fé.

Cein a adé étà, et cein vao ètrè dè tot temps, què clliao que sè braguont lo mè sont clliao que font lo mein.

Diéro n'ein out-on pas derè : « Hein ! sein mè, jamé vo ne sarià arrevà à fèrè çosse ; vo n'arià pas étà fottu dè fèrè cein ! » et clliao que cein diont sè crayont binsu ètrè dâi lurons d'attaque, tandi que la maiti dâo temps ne sont què dâi lulus dè pou d'acquouet, que n'ont què la niaffè et que resseimbliont galla à cllia motse dè la fâllia, vo sèdès, cllia motse que pequavè lè z'hègà à cé tserrotton, tandi que montavont 'na poya, et que prevolvè su la limonière, su lo piffre ào tserrotton, ein sè